

# Éric Fottorino

## Dix-sept ans



folio



COLLECTION FOLIO



Éric Fottorino

# Dix-sept ans

Gallimard

© *Éditions Gallimard*, 2018.

Couverture : Photo collection de l'auteur.

Ancien directeur du journal *Le Monde*, Éric Fottorino est le cofondateur du trimestriel *Zadig*, ainsi que de l'hebdomadaire *Le 1* dont il dirige la publication. Il a publié son premier roman, *Rochelle*, en 1991. Son œuvre a été récompensée par de multiples prix. Citons *Caresse de rouge*, prix François Mauriac en 2004, *Korsakov*, prix France Télévisions 2004 et prix des Libraires 2005, et *Baisers de cinéma*, prix Femina 2007. Après le diptyque *L'homme qui m'aimait tout bas* (2009, Grand Prix des lectrices de *Elle* 2010) et *Questions à mon père* (2010), il publie, entre autres, un roman d'initiation, *Le dos crawlé* (2011), une réflexion sur le journalisme sous forme de souvenirs, *Mon tour du « Monde »* (2012), *Chevrotine* (2014), *Trois jours avec Norman Jail* (2016) et *Dix-sept ans* (2018).





I

*Un dimanche de décembre*



Un dimanche de décembre, ma mère nous a invités à déjeuner chez elle. Ses trois fils, nos compagnes, notre ribambelle d'enfants. Je n'étais plus revenu ici depuis la mort de papa. Depuis la fin des temps. Je n'ai jamais aimé cette maison. Mes parents l'avaient acquise au début des années quatre-vingt, peu avant leur rupture. Un achat bizarre et même incompréhensible. La vaine poursuite d'un rêve bucolique. Ils disaient que la future voie rapide mettrait La Rochelle à vingt minutes. Que la circulation serait déviée. Qu'on n'entendrait plus la rumeur de la nationale, le chassé-croisé des camions, tard dans la nuit.

Quand l'endroit fut calme enfin, il ne restait plus rien de nous.

Ma mère était partie vivre à Nice. J'étudiais déjà le droit à Bordeaux. Mes jeunes frères avaient migré chez notre tante de Royan. Seul

mon père avait tenu bon. Mais il s'était replié dans la partie réservée à son cabinet, avec le couloir minuscule qui lui servait de salle d'attente et la nuit, de chambre à insomnies sur le canapé avachi. Les autres pièces étaient retombées dans une obscurité menaçante qui masquait le délabrement général. Au fil des mois, il avait laissé la maison couler, à l'image de son couple naufragé. On avait tous fichu le camp, les femmes et les enfants d'abord. Lui avait joué les capitaines du *Titanic* avant de se tirer une balle dans la tête sur le siège passager de son antique Lada, à force de solitude trop appuyée. La veille, notre père avait pris soin de nous écrire, à nous ses fils, une lettre brève pour chacun, signée de son nom en pattes de mouche, Michel Signorelli. Sans doute le cœur lui avait-il manqué d'écrire « papa ». Puis il avait accompli son geste hors de la maison. Ce fut sa dernière attention. Y compris envers maman qui put se réinstaller sur place après de longues années passées sur la Côte d'Azur. Il lui avait épargné la hantise de voir un fantôme derrière chaque porte.

Je suis arrivé le premier avec Sylvie et Apolline, notre fille de onze ans. Théo était resté à Bordeaux. Un tournoi de foot avec les poussins des Girondins. En me penchant pour embrasser ma mère, j'ai trouvé qu'elle était plus petite qu'avant. À force de la voir si peu, elle prenait moins de place sur la terre. Dès qu'ils nous ont aperçus, ses deux chats ont filé au jardin. La preuve de sa

solitude, c'étaient ses chats. Nul autre qu'elle ne pouvait les caresser, une boule de poils noirs et une autre tigrée, un feu follet. En les voyant cavalier, j'ai pensé femme seule égale chats. Elle m'a serré sans un mot, un sourire en guise de bonjour, avec sa canine en avant que découvrait légèrement sa lèvre supérieure. Enfant elle m'impressionnait, cette pointe rebelle qui sortait du rang. Une envie de mordre. Alors qu'elle retournait à la cuisine surveiller une paella énorme — comme à l'accoutumée il y en aurait deux fois trop et elle nous presserait d'en emporter chez nous —, j'ai remarqué la décoration des murs que ma mère avait fait décaper depuis son retour de Nice. Des lampes d'argile nées de sa main envahissaient l'enfilade de pièces qui menait au salon. Le revêtement de plâtre avait sauté, laissant apparaître les pierres nues et dorées de Saintonge. Un feu ronflait dans la cheminée, son foyer juché sur un écrin de briques rouges.

Mon regard a buté sur les sculptures en bois flotté de maman fixées sur leur socle gris. Un oiseau décharné, une danseuse aérienne, des amoureux enlacés. J'y voyais invariablement des cadavres rejetés par la mer, des corps suppliciés. Je suis monté à l'étage déposer nos manteaux sur son lit. Sa chambre était éclairée d'une douce lumière qui tombait d'un œil-de-bœuf. Elle semblait le seul lieu paisible de cette maison, avec son atelier aménagé dans l'ancien cabinet de kiné, à la place des grilles en fer, des poulies et des sacs de sable laissés par celui qui

jusqu'au bout fut son mari — je n'ai pas le souvenir qu'ils aient divorcé, ou alors pour faire une fin. Près de son lit, ma mère avait accroché des photos de nous. Celles où j'apparaissais étaient souvent plus grandes que les autres. Je me suis demandé ce que pouvaient bien ressentir François et Jean, mes jeunes frères. Non que je fusse le fils préféré, ni que mon statut d'aîné me conférât un quelconque privilège. C'était plus obscur, de l'ordre du non-dit : j'étais le survivant d'une histoire trouble qui nous avait séparés, une histoire douloureuse oubliée à dessein. Dans l'esprit de maman, la taille des photos devait sans doute compenser la distance que les années avaient creusée entre nous et même à l'intérieur de nous. Mais que savais-je de l'esprit de maman ? Quand je la voyais, je retombais dans un marécage de tristesse et de mélancolie. Mes peurs revenaient malgré moi. Éternel gamin inquiet d'être oublié à la sortie de l'école. Tout exaspérait ma mère. La vie qui lui avait échappé, ses espoirs déçus, ses désirs inassouvis, les œuvres qu'elle n'avait pas créées, les occasions perdues, sa solitude à crever. Elle s'agaçait de son âge, du fait qu'il était trop tard pour recommencer à zéro, qu'il était trop tard pour tout et d'abord pour être heureuse, en paix avec elle-même, avec les ombres et les morts. Avec les vivants aussi.

On s'est retrouvés au complet. Dès l'entrée, d'une voix qu'elle voulait enjouée, notre mère

nous lança qu'après le repas elle entendait nous parler à nous seuls, ses garçons. On s'est regardés, stupéfaits. Sylvie a donné le change en proposant d'emmener tout le monde dans la Venise verte pour une balade en barque, les couleurs de fin d'automne étaient splendides sur les canaux. Un frisson glacé m'a parcouru de la moelle épinière au sommet du crâne. Mon cœur s'est mis à tambouriner comme s'il avait voulu partir à toutes jambes. En un quart de seconde j'ai pensé que ma mère était malade, ou qu'à bientôt soixante-quinze ans elle avait choisi de mourir dans la dignité selon un protocole établi en Suisse ou dans un pays nordique, elle qui détestait le froid. C'était ça, elle allait nous annoncer la date de sa mort. François a voulu plaisanter en lui demandant si elle avait gagné au loto, mais sa voix sonnait faux. Jean sifflotait entre ses dents, signe de sa nervosité avec les mouvements frénétiques de son pied droit.

« Ça sera rapide », a dit maman, croyant couper court à la panique muette qu'elle avait provoquée. Elle a servi son crumble aux framboises décongelées avec un sourire que je savais forcé. J'ai reconnu les vieilles assiettes à dessert qu'elle avait héritées de ma grand-mère, des scènes de guerre napoléoniennes richement décorées, le nom des batailles victorieuses se détachant sur la porcelaine vernie. Je les avais toujours vues, avec leurs grognards à la trogne féroce, tout de bleu et de rouge vêtus, plastrons blancs, sabres

au clair. Et la figure impavide de l'Empereur à cheval ou sous sa tente, avec ses généraux.

Ce déjeuner, c'était Waterloo.

On s'est dépêchés de boire le café. Puis Sylvie a donné le signal du départ aux belles-sœurs et aux enfants. Maman s'est assise au bout de la table, le buste droit, les coudes plantés devant elle. Mes frères se sont rapprochés. D'instinct je me suis tenu à l'écart, le plus loin possible des mots qu'elle allait prononcer. Curieusement, c'est moi qui avais la gorge sèche. Avant même qu'elle se lance, le corps de maman s'est mis à trembler. Jean lui a pris une main, François l'autre. Le vent a rabattu les volets. Il a fallu quelques minutes à notre mère pour qu'elle retrouve son calme. Ses lèvres, son menton, sa mâchoire, plus rien ne lui obéissait. Un mouvement irrépressible hachait sa voix.

Je me suis rencogné sur ma chaise. Je tremblais aussi mais de l'intérieur, toujours infirme à montrer mes sentiments dès qu'il s'agissait de maman. Une maladie infantile. La rougeole, les oreillons, les rhino-pharyngites en rafale, je m'étais sorti de tout. Pas de l'éloignement. Un désamour tenace envers cette petite femme que j'avais longtemps appelée par son prénom, Lina. Dix fois par jour j'oubliais que j'étais son fils. Et autant de fois, je m'efforçais de m'en souvenir.

— Ne m'interrompez pas.

Elle cherchait sa respiration. Pour qu'elle soit si pâle, son sang avait dû geler dans ses veines.



— Le 10 janvier 1963...

Elle a recommencé comme on se redonne de l'élan.

— Le 10 janvier 1963, j'ai mis au monde une petite fille. On me l'a enlevée aussitôt. Je n'ai pas pu la serrer contre moi. Je ne me souviens même pas de l'avoir vue. D'avoir vu d'elle le moindre détail. Elle n'est pas rentrée dans mes yeux.

Maman s'est arrêtée encore. A fermé les yeux, justement, à la recherche d'un visage qui se dérobaient. Les a rouverts.

— Je n'ai gardé de cette petite aucune image, rien qu'un vide immense. Irréparable et désespérant. Je pourrais douter que ce moment a vraiment existé. La seule chose qui m'est restée, c'est la violence.

Chaque phrase était un arrachement. Une souffrance emplie de soupirs, de silences. On s'est observés, mes frères et moi, guettant sur nos visages l'effet de cette annonce insensée. Notre mère ne nous a pas laissé le temps de réfléchir. Il fallait l'écouter. Écouter sa douleur, ces paroles qui faisaient irruption dans la salle à manger par-dessus la paella refroidie.

Elle a repris d'un ton moins heurté. Les couleurs lui revenaient. François et Jean l'encourageaient du regard. Le mien flottait, loin.

— J'avais honte de vous raconter cette histoire. J'en ai tellement entendu. Je l'entends encore, ma mère. Fille des rues, traînée, putain. Oui, je plaisais aux garçons. Oui je cédaï.

J'avais besoin de me sentir aimée. Juste aimée. Quand on est transparente pour sa mère, on veut être aimée. Même quelques minutes. On habite complètement le corps de l'autre, il devient notre seul domicile fixe. On se colle à lui. On s'accroche à un mot, à un geste gentil. On mendie la chaleur d'une peau, une main rassurante. Une présence. Ça ne valait pas grand-chose, mais c'était mieux que rien.

Elle a cherché nos regards. C'est idiot mais à cet instant j'ai entendu la voix de mon père quand il l'appelait Biquette.

— Ce que j'aimais dans le sexe, c'est le sommeil qui venait après. Le sommeil profond. Un étourdissement. J'ai honte encore de vous le dire maintenant. Il ne faut pas me juger. S'il vous plaît, ne me jugez pas.

— Continue maman, ont dit mes frères d'une seule voix.

— Ce n'était pas de l'amour. C'était de l'oubli. Voilà ce que c'était. J'étais submergée par l'oubli. Je me noyais dedans. Pendant les étreintes je disparaissais.

Les yeux mi-clos, elle poursuivait son récit sans trébucher.

— J'avais rencontré un étudiant, c'était deux ans après Moshé, le père d'Éric. Ton père juif de Fès, a-t-elle ajouté en me fixant. Lui aussi venait du Maroc. Vous allez dire : encore ! Oui, encore. Un Arabe, cette fois. Ce n'était pas l'amour comme avec Moshé. C'était l'amour avec rien autour. On est restés ensemble quelques mois. Il

me désirait. Je prenais son désir pour des sentiments. Je me contentais de peu. Quand je me suis retrouvée enceinte pour la deuxième fois, ma mère est entrée un matin dans ma chambre. Elle m'a agité un papier sous le nez. « Tu signes ici. » J'ai signé. Je me sentais coupable. Tout ce mal que je lui avais fait. Je méritais une bonne leçon. Un châtiment qui me marquerait au fer. Je pensais ça. Je pensais avec le cerveau de ma mère. J'avais signé une promesse d'abandon. Cet enfant qui poussait dans mon ventre n'était déjà plus le mien. Il ne serait jamais mon enfant. Je ne l'ai pas attendu. J'ai fait comme si c'était une autre. Comme si j'étais une autre. Une mère porteuse qui ne portait personne. Qui portait malheur. Toutes ces années j'étais absente de ma propre vie. Pour votre grand-mère j'étais une Marie-couche-toi-là. Dans mes entrailles pourtant des mains s'ouvraient qui n'étaient pas les miennes, des doigts transparents, des yeux aveugles. Une petite tête grandissait, et un cœur au galop.

Elle a de nouveau cherché nos regards. Le sien s'était brouillé. Des larmes roulaient sur ses joues, deux minces rivières que les flammes de la cheminée faisaient briller dans la semi-obscurité.

— Il m'a fallu des années pour retrouver l'estime de moi. C'est mon métier d'infirmière qui m'a sauvée. M'occuper des gens, les soulager. Éprouver leur reconnaissance muette. Sur-tout les plus âgés, quand je venais pour leur toilette. Je faisais ce qui rebutait tout le monde.

Plus je les lavais, plus je me sentais propre. Parfois j'étais le dernier visage qu'ils voyaient avant de mourir. Ils serraient ma main. Ils me confiaient tout ce qu'il leur restait de tendresse. Je me souviens d'une petite mamie qui n'avait plus de famille, d'un vieux monsieur que ses enfants avaient laissé tomber. Leurs yeux fixes et apeurés. Je caressais leur visage, je leur parlais tout bas, je les berçais. Ils mouraient dans ma main et c'est leur âme qu'ils m'offraient. Le courage de vivre. C'était comme si mon père m'avait aimée. Comme si ma mère m'avait aimée. À force, j'ai fini par me pardonner.

— Te pardonner quoi ? a réagi François.

— Le mal que j'avais fait. Les curés, les bonnes sœurs, ils étaient tous à me sermonner. Est-ce que je me rendais compte de la peine que j'infligeais à ma pauvre maman qui bataillait pour joindre les deux bouts ? À l'époque un enfant sans mari, c'était une maladie infamante. J'en avais déjà un, ça n'allait pas recommencer ! Le père s'était évanoui dans la nature. Il n'a même jamais su que j'attendais un bébé de lui. C'était ma vie d'être seule, de me débrouiller seule. J'ai capitulé. Je n'ai pas voulu savoir qui avait adopté ma petite. Qui me l'avait volée en bonne et due forme, avec la complicité des bons pères. Tous les ans, le 10 janvier, mon cœur se serre comme une noix dans un étau. Je l'appelle dans la nuit, je la cherche partout, je crie : rendez-la-moi, je suis sa maman, sa petite maman.

Dans nos têtes, c'était le chaos.

J'ai demandé :

— Et moi, j'étais où pendant ce temps ?

Comme si c'était moi, le sujet.

Elle a paru soulagée par ma question.

— Toi mon fils, tu ne m'as pas quittée. Quand ma mère a su que j'étais de nouveau enceinte, elle a coupé les ponts. Elle m'a éloignée dans la banlieue de Bordeaux. Elle a loué une pièce avec un coin cuisine près de Libourne. On y dormait tous les trois avec mon frère Paul, ton parrain. Ma mère l'avait chargé de nous surveiller. Elle, je ne l'ai plus revue jusqu'à l'accouchement. De temps en temps elle envoyait un mandat. Si elle y pensait. Elle avait fait une croix sur moi. Mais on était ensemble, mon chéri. Les mois ont passé. Je m'arrondissais. Je le sentais gigoter, ce bébé. Tu voulais le toucher. Tu collais ta main. Je la repoussais. Je ne voulais pas que tu espères. Il n'y avait pas d'espoir dans mon ventre. Mais comment t'expliquer ? Tu avais l'air si heureux, si sérieux, dans le rôle de grand frère que tu t'imaginais. On ne savait pas si c'était un garçon ou une fille. On parlait du bébé. Plutôt on n'en parlait pas. Le moins possible. Tu disais que tu le protégerais, que tu l'emmènerais sur ton cheval volant. Tu m'amusais avec tes airs importants. J'avais envie de rire et de pleurer. J'avais envie de te croire du haut de tes deux ans et demi. Au dos d'une liste de commissions, ma mère avait noté une adresse. « Quand l'enfant se présentera, tu iras là », m'avait-elle ordonné d'un

regard dégoûté qui me pénétrait jusqu'aux os. Un bloc de glace n'aurait pas été plus froid, ni un couteau plus coupant. C'était écrit au dos d'une vieille liste de courses, pain, sardines en boîte, javel, papier toilette, mise bas. Je ne valais guère mieux qu'une vache. Le jour venu, Paul n'a pas voulu m'accompagner. Il a prétexté qu'il devait te garder. Au fond de lui il était bon, mais il avait ses problèmes de nerfs. Je ne lui en ai pas voulu. À ma mère il avait dit : « Ce bébé je pourrais l'adopter. Je l'élèverais avec Lina. » Ma mère avait haussé les épaules. Paul qui n'aimait que les garçons ! Je suis partie avec une trousse de toilette et ma brosse à dents. J'ai déplié le papier avec l'adresse, l'écriture sévère de ma mère. La voir suffisait à me pétrifier. J'ai lu. 49 place des Martyrs-de-la-Résistance, Bordeaux. J'y suis allée en auto-stop. Le 10 janvier 1963. Le froid mordait mon visage et mes cuisses. Je n'avais qu'une robe d'été. Un monsieur s'est arrêté à la sortie de Libourne. Il m'a emmenée sans poser de questions. J'ai senti sa gêne. Il a proposé de me conduire à l'hôpital. J'ai dit non. À cause de l'adresse dans mes mains. J'ai sonné. Une religieuse m'a ouvert. Le grillage de l'entrée déformait son visage. J'ai compris aussitôt où j'étais tombée. Une vision d'abattoir. On m'a installée dans une infirmerie aux murs lépreux. C'est là que j'ai mis au monde cette enfant qui n'existait pas. Quand le travail a commencé, la religieuse a retroussé ses manches. Je ne l'ai pas vue se laver les mains avant. La petite fille, je voulais l'appeler

Marie. Après l'expulsion — quel mot atroce —, je ne me souviens plus de rien. On me l'a enlevée sans la poser sur moi, même une seconde. Quel monstre étais-je pour être privée du contact avec sa chair ? Pour ne pas lui transmettre ma chaleur ? Il n'y a pas eu un mot, pas un au revoir mon bébé, pas un bonjour. C'était fini. C'était ça l'amour de son prochain. L'idée de mourir m'a traversée. Les conditions d'hygiène étaient sommaires, une hémorragie m'aurait tuée. Il n'était pas question de mourir. Tu étais là, mon fils. Le jour de la naissance, ma mère est venue avec toi. Tu me réclamais sans cesse. Je t'ai aperçu dans l'embrasure de la porte mais on t'a empêché d'entrer. J'étais trop faible pour te tendre les bras. Je n'avais pas le droit de vouloir quoi que ce soit. Je t'ai juste dit que j'allais bien et qu'on allait vite se retrouver. Je ne savais plus sourire. Ta grand-mère t'a entraîné vers la chapelle voisine. J'entendais tes cris à travers la porte. Ils résonnaient dans les couloirs. Tu pleurais. Tu voulais me voir, voir ta petite sœur. Puis le silence est retombé. Quand ma mère est revenue, je lui ai demandé où tu étais passé. T'avait-elle donné à ceux qui m'avaient volé ma petite ? Leur avait-on promis un lot ? Un frère et une sœur pour régler le sort de mes deux bâtards, comme elle disait, comme ils disaient tous ? Je me suis mise à claquer des dents. Ma mère m'a dévisagée froidement sans me répondre. On m'a fait une piqûre. J'ai perdu connaissance. Plus tard, j'ai su où tu avais disparu.

— Disparu ?

— Oh, pas très loin. Te souviens-tu d'un ange qui remerciait de la tête quand on glissait des pièces dans une fente creusée au milieu du front ?

Mes frères se sont tournés dans ma direction.

— Un ange au regard très doux ?

Je le revoyais. C'était donc lui mon premier souvenir, le 10 janvier 1963. Un ange avec la tête du mensonge. Je suis dans une chapelle, mon souffle forme un nuage de buée. Mamie a rempli mes mains de ferraille, des pièces grises frappées d'un coq, puis elle est repartie. « C'est facile, m'a-t-elle soufflé. Il suffit de lui donner des pièces pour qu'il soit content. » Je suis seul face à l'ange. Je ne suis pas seul puisque l'ange est là. Mon ange gardien. Elle m'a souvent parlé de lui, ma grand-mère. Combien de fois elle a seriné dans ma petite tête que chacun de nous, s'il était bon, avait droit à un ange gardien. Voici le mien. Il ne vole pas. Inutile d'espérer qu'il m'emmène jusqu'à toi, Lina, en ce temps-là, je l'ai dit, je t'appelais Lina. Pour t'appeler maman, il m'aurait fallu être sûr que tu étais ma mère. J'avais un doute. Il se devine à mon petit air sceptique sur les photos de l'époque, quand je te regarde. Tu répétais mon chéri, arrête de froncer, tu auras une vilaine barre au milieu du front quand tu seras grand. Tu avais raison. C'est cette crevasse qui durcit mon visage aujourd'hui. La ride du lion. Je n'y ai pas échappé. Un enfant demande-t-il à sa mère si elle est vraiment sa mère ? Je revois l'ange rivé au sol. C'est



son boulot de faire diversion. Une pièce entre les deux yeux — là où j'ai ma grosse ride — et il s'incline. Un ange machine à sous. Et Lina, ai-je voulu savoir, elle a aussi un ange gardien ? Il faut lui donner combien ? J'aurais dû insister. Mais à deux ans et des poussières on n'a pas idée de la valeur de l'argent. Dieu est un baby-sitter épatant grâce à ses anges. La crèche de Noël n'a pas été démontée. Le divin enfant ouvre ses bras. Ma grand-mère s'est éclipsée. Pendant que je gave l'ange de monnaie et qu'il remercie à se dévisser la tête, on te vole ta petite fille, on me vole ma petite sœur. J'éclate de rire. Il est épatant cet ange, à dire tout le temps merci.

Le pied droit de Jean remuait avec frénésie sous la table. François tapotait nerveusement le rebord de son assiette. Mon regard allait de l'un à l'autre. François, sa nuque recuite par le soleil à force de chaudronner les bateaux sur les chantiers. Jean et sa pâleur, ses traits émaciés d'ancien fumeur. M'est revenue comme un flash l'image de la naissance de François, le jour de mes dix ans. L'appartement désert. Mes parents s'étaient précipités dans la nuit à la maternité. Ils m'avaient laissé dormir. Un mot sur la table de la cuisine, ne t'inquiète pas, bien sûr je m'inquiétais, la peur panique d'être abandonné, cette maladie héréditaire que m'a transmise Lina. Vers midi mon père est rentré, il m'a offert un globe lumineux qui devait éclairer mon scriban. J'étais rassuré. On ne m'avait pas largué dans la

nature. Quand je dis mon père, il l'était depuis un an à peine, après son mariage avec ma mère. Il avait bien voulu m'adopter, m'avait donné son nom de beau ténébreux, m'avait demandé de l'appeler papa. Mais j'étais encore méfiant. Un animal sauvage flairant la main de qui lui veut du bien. La vraie lumière, c'était ce petit être mat aux yeux noirs qui s'appelait mon frère avant de s'appeler François. À la maternité, je m'étais répété ces mots, mon frère, mon petit frère, j'ai un frère. Mes résistances avaient fondu d'un coup en le voyant. Jamais il ne serait question de cette froide arithmétique qui change un frère en demi-frère. Ce minus renfrogné tenait dans un pyjama minuscule mais, en réalité, il était plus grand que l'Afrique et la Chine réunies et que toutes les mers bleutées de mon globe. Depuis quarante-sept ans, chaque année à la fin de l'été, François est mon cadeau d'anniversaire. J'essaie d'en prendre soin. Il est le portrait de son père qui fut tellement le mien. Quant à Jean, il était né dix-huit mois plus tard, avec des boucles blondes que le temps lui confisqua, mais pas la tendresse dans son regard, pas cet air canaille qui plaisait tant à maman, qui la faisait rire, qui l'aidait à oublier que la vie était méchante. Jean n'est pas bavard. Il parle avec ses yeux. Quand il se tait, c'est que Bob Marley chante pour lui *War* ou *Concrete Jungle*. Il chante aussi *Small Axe*, la petite hache, le nom que mon jeune frère a donné au groupe de reggae qu'il créa jadis dans la grange d'à côté, avec ses copains du village. À

eux deux, mes frères composent un portrait fidèle de notre père. François a son teint foncé, ses mimiques, son allure nonchalante. Jean son visage anguleux, un voile dans la prunelle, une mélancolie insaisissable qui le suit comme un chien fidèle. C'est toujours la même chose avec la famille et les amis. Ils recherchent les ressemblances avec notre père, même chez moi qui n'en ai aucune. Au bout de la discussion, quand le sujet semble épuisé, une voix lance : « Tout de même, vous tenez aussi de Lina. » Notre mère passe toujours à l'as. Longtemps j'ai cru qu'elle s'en fichait. Je me trompais. On n'a pas arrêté de se tromper, sur maman.

Elle s'est tue. Je me suis demandé s'il lui arrivait de prononcer le prénom de la petite, rien que pour elle. Et si oui, comment l'appelait-elle ? Du haut de mes deux ans et demi, j'aurais dû planter là l'ange vénal mangeur de pièces. Me battre sans merci avec ces sœurs qui m'avaient pris la mienne, avec sa mère qui l'empêchait d'en être une. Bonnes sœurs, ni bonnes ni sœurs. Mère supérieure en cruauté. Mes pensées ont volé vers cette place des Martyrs-de-la-Résistance, numéro 49. J'y suis passé tant de fois. C'est un quartier connu de Bordeaux. Je le traverse lorsque je vais donner mes cours de droit à la fac. La rue Fondaudège, la rue Abbé-de-l'Épée, les ruines du palais Gallien. La place est enserrée dans cet écheveau où s'est cognée mon enfance. Je n'ai jamais rien ressenti. J'ai grandi à l'ombre de cette histoire. Dans ses

creux, dans ses cris. Une seconde, j'ai entrevu ce qu'aurait pu être ma vie avec un petit double de Lina, une maman en miniature. J'essaie d'imaginer le visage de cette enfant, une quinquagénaire à présent, si elle a vécu. A-t-elle tes taches de rousseur, la finesse de tes traits, le pli de tes yeux quand tu souris ? Si je la croisais dans la rue, je la reconnaîtrais ?

— Ma mère a voulu me régler mon sort, a repris Lina. Dès mon retour à la maison avec Paul et toi, elle a envoyé une petite annonce au *Chasseur français*. Ça se faisait à l'époque. Quelques lignes qu'elle a écrites elle-même : « Jeune femme avec enfant cherche mari, bien sous tous rapports. » Un homme a répondu. Il habitait Paris. Elle m'a laissée prendre le train. Je n'étais jamais allée à Paris. J'y suis restée un jour et une nuit. Une nuit avec un malade. Je suis rentrée. Je n'ai rien dit. Il n'y a plus eu d'annonce. Plus d'échanges entre nous. Sauf à ton sujet, Éric. Elle avait ses idées pour t'élever. J'en avais d'autres. Le dernier mot lui revenait.

J'essayais de recoller nos vies. Jusqu'ici à ce jeu-là, je m'étais toujours blessé. Ou découragé. Comme dans un puzzle où il aurait sans cesse manqué une pièce majeure permettant de lire l'image complète, et de la comprendre. Tu en avais assez, petite maman, de garder ce secret pour toi. Un jour, à soixante-dix ans passés, tu as pris rendez-vous avec une ancienne sage-femme

devenue psychologue. « Elle fait naître ceux qui sont déjà nés », dis-tu doucement. Elle est partie à la recherche de tes peurs. Elle a ramené cette petite fille. L'enfant que tu t'efforçais d'oublier. Peut-on oublier la chair de sa chair ? Avec ta mère ce fut une histoire sans paroles. Il ne s'était rien passé. Un enfant, une petite fille ? De quoi parlais-tu ? Seule Jacqueline a su. Ton amie Jacqueline, ta sœur de cœur, celle des bons et des mauvais jours de Barbezieux, avant Bordeaux, avant la chute finale. Jacqueline ne voulait pas remuer le couteau. Il fallait un silence aussi grand que la banquise pour recouvrir une si grande peine. Vous n'en avez plus reparlé. Pour ma naissance aussi, tu n'avais rien dit. Tu t'étais absentée. C'était facile, en 1960, de s'absenter. Pas de mail, pas de portable. Disparue. À ton retour, j'étais dans tes bras. Ta petite, tu ne pensais pas qu'on te l'enlèverait, que des mains oseraient. Tu n'imaginais pas cette violence-là. Tu espérais la serrer contre toi, avoir le temps de lui dire ma chérie je ne peux pas te garder mais tu seras bien avec une autre maman, avec des parents qui t'aimeront. Tu aurais ravalé tes larmes, tu lui aurais parlé à l'oreille, tu l'aurais respirée, tu aurais bu son visage pour le graver en toi. Tu aurais caressé ses joues de soie, étreint sa petite bouche. Ceux qui te l'ont enlevée ne s'embarrassaient pas de sentiments. Il fallait être efficace. Sauver cette enfant du vice, la soustraire à une vie dépravée. Avec ta mère pour complice.

# Éric Fottorino

## Dix-sept ans

«Lina n'était jamais vraiment là. Tout se passait dans son regard. J'en connaissais les nuances, les reflets, les défaites. Une ombre passait dans ses yeux, une ombre dure qui fanait son visage. Elle était là mais elle était loin. Je ne comprenais pas ces sautes d'humeur, ces sautes d'amour.»

Un dimanche de décembre, Lina livre à ses trois fils le secret qui l'étouffe. En révélant une souffrance si longtemps cachée, cette femme dont on a forcé le destin depuis l'adolescence laisse alors éclater toute son humanité et son obstination à vivre libre.

Dans le plus personnel de ses romans, Éric Fottorino dresse le portrait solaire et douloureux d'une mère mal connue mais profondément aimée.

«Éblouissant. Il y a dans cette enquête filiale tout ce que l'on peut trouver de plus universel.»

Pierre Vavasseur, *Le Parisien*

**Éric Fottorino**

Dix-sept ans

*Dix-sept ans*

Éric Fottorino



Cette édition électronique du livre

*Dix-sept ans* d'Éric Fottorino

a été réalisée le 9 janvier 2020 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072873508 – Numéro d'édition : 360389).

Code Sodis : U30137 – ISBN : 9782072873539.

Numéro d'édition : 360392.